

Regain, regard-source et mémoires dans l'œuvre poétique de Colette Gibelin
par Luc Vidal

"Mais je cherche plus haut
l'extase, peut-être
la rumeur immense de l'air
j'appelle le chant pur
le lyrisme royal et bâtisseur"

C.G.

Quand une œuvre est là sur votre table, entre vos mains, comment dire, sur l'écran de vos yeux comme le don des années perdues et vives dans l'âme du monde, il serait impardonnable de ne pas délivrer les fruits de sa lecture d'autant plus que Colette Gibelin est la poète du silence et du murmure des passions en allées, celles des eaux vives et des douleurs retenues mais au bout des chemins de solitude la joie douce d'être au monde berce son poème réconcilié comme cette herbe qui repousse après la fauchaison...

1- Sur les sentiers du mot mémoire

Le sens du mot mémoire ne peut être cherché ou compris dans la poésie de Colette Gibelin que s'il est associé aux mots : solitude, sang, lumière, rêve, rien et nostalgie. Il n'est pas un titre de ses livres (ou presque) où il n'apparaît pas dans toutes ses dimensions ou secrets. C'est tout le sens même, les significations profondes de sa poésie et de ce mot qui ouvre les jeux et les miroirs de la mémoire. La poète voudrait-elle oublier, forcer même les portes de l'oubli que le mot surgirait sur la table de sa vie, dans les fleurs de joie ou de douleur. Au singulier ou au pluriel, le mot mémoire dans sa chair s'invite au voyage et à l'aventure du poème Gibelin. *Mémoires sans visages* commence les floraisons et les rythmes de ce haut langage lyrique, subtil et pourtant quotidien. Chacun de ses livres est le récit poétique d'instantanés particuliers de sa vie. Le « je » effusif est source de son lyrisme et la sensation, le sentiment de les vivre sont traduits avec un authentique don de soi. La poète ne triche pas. C'est si personnel, si singulier que cela touche le cœur de chacun.

Une lecture-anthologie du mot mémoire nous mène vers des horizons insoupçonnables vers lesquels la poète va chercher même à dolence les raisons d'espérer. Les pays de la mémoire sont des pays de douceur ou des contrées de combats éclatés, à la vie, à la mort. Mémoires vives de l'aventure amoureuse. Souvent, dans un récit poétique la volonté de mémoire ou la volonté du souvenir va de pair avec la volonté d'oubli. "Les bâtisseurs de vent étaient là sans mémoire" comme si leur rôle était de protéger la santé du poète des "vautours de la mémoire", du prince de la mort. Ces bâtisseurs sont les soldats ou les guetteurs de la poète. Qu'ils n'aient plus de mémoire ou trop de mémoire, ils témoignent de la déchirure et du combat d'amour que l'âme doit affronter.

"Je n'ai pas de souvenirs" dit-elle pour avancer "dans le soleil blanc de la mémoire". C'est en aveugle qu'elle marche, c'est en silence qu'elle moud la farine de ses mots. La beauté mémorable des images poétiques la sauve de la mort annoncée. Comment fait-elle pour vivre dans l'écartèlement de la joie vécue et dans l'absence du partage d'amour? En se lovant "dans le trou bleu du destin"? En acceptant d'autres souvenirs en "ébauches dépouillées"? En étant "la mémoire des fleurs même figées dans un herbier exsangue"? Peu à peu, je m'aperçois que ces *Mémoires sans visages* font naître des visages sans mémoire, sans passé pour que ce visage neutre recommence la vie, le récit et l'histoire de soi-même à réinventer. "Je joue avec les mots/ Mes images sont mon seul visage". On entrevoit là dans la poésie de Colette la vigueur et la sûreté de ses images, précisément.

Ces vers : "Les oliviers du sang limitent ma mémoire", "Les fanfares de l'ombre emportent ma mémoire",

"Qu'attendais-tu de la mémoire, ou peut-être des soleils fous?", "J'entasse les pierres/ Je traque le rien" me font penser au comte de Poitiers, duc d'Aquitaine qui voulait faire de son vers un pur néant en nous offrant les contre-clés du poème ? du langage ? des mémoires de l'avenir ? ainsi qu'à Gérard de Nerval et à son rêve de seconde vie d'*Aurélia*. La poésie de Colette est l'histoire de la folie des amants défaits. "Nous sommes dans l'histoire et les pistes se perdent". "Le visage blanc" de soi ou de l'autre ressemble au visage de l'éternelle nuit. C'est pour cela que la poète dresse une cathédrale de silence "où s'ensevelissent les mémoires sans visages". Comme un défi poétique au temps. Sur la pierre même de ce monument, elle grave son poème pour nommer la perte et l'absence ou cette "Parole, grande cigogne de la mort".

Le livre *Le paroxysme seul* me semble compléter la première aventure de l'amour-refus, de l'amour-défi, de l'amour perdu des *Mémoires sans visages* jusqu'à l'expression totale de ce qui pourrait être la coulée immuable de l'instant où vivre et mourir sont synonymes.

2- De la lecture du mot mémoire dans les poèmes de Colette Gibelin et de leur commentaire

C'est une sorte de dictionnaire inédit à multiples entrées qui engrange et décline le mot mémoire dans cette œuvre. Comme un hasard poétique. Comme des portes et des clés. Comme une conque de secrets poétiques à l'œuvre. Le mot mémoire est là en effet dans la phrase gibeline avec ses satellites. "Le vide brûle en nous et remémore les chevaux, les orties, les plages amnésiques" (*in Le Paroxysme seul*). Plus loin : "L'éternité, comme un cancer, lovée dans tous les gestes", "des pas indistincts montent du fond de je ne sais quelle nuit de l'être", "Solitude anarchique des fossiles au milieu du thym" (Quel beau vers sublime, à mon avis), "J'entre dans le sang des oiseaux" (j'ajouterais dans la mémoire du monde), "Musiques bizarres/Je suis à la lisière du temps", "Au-delà, c'est la pierre, et l'aventure des soleils,/ L'insoluble". Avec ses satellites, des synonymies imprévues surgissent dans l'œil du lecteur. Ainsi, les termes *remémorer*, *plages amnésiques*, *l'éternité*, *du fond de la nuit de l'être*, *solitude anarchique*, *lisière du temps*, *l'aventure des soleils* deviennent des mémoires-feux et des lieux sans géographie précise pour les souvenirs et leur présence/absence tant il est vrai que la poésie de Colette Gibelin est une poésie des paradoxes et des paroxysmes d'oublis, des refus et des volontés de vivre concomitantes. Ainsi, je comprends mieux "ce paysage où tout commence et tout s'achève/ où rien n'existe que nié/ défait détruit/ dans le vent des combes sauvages" qui est à l'image de la mémoire, de l'autre mémoire où le jeu rimbaldeen semble se dissoudre pour ne plus être qu'un souvenir, une piste du temps, d'un temps sans souvenir sinon celui de ce temps sans souvenir.

La poète signe *Dure mémoire*, un feuillet de huit pages, format A5. L'aventure amoureuse se métamorphose en silence qui gagne la mémoire, en perte de confiance et de conscience. Souvenir douloureux de ce manque et de la trahison d'amour. Ces feuillets semblent cristalliser ce qui fut impossible à vivre jusqu'à la clairvoyance qui permet la force retrouvée et de continuer sa route tremblante sur les chemins tourmentés du printemps et de l'été. De quoi fuir les ténèbres et éviter ce mauvais feu d'un amour dépenaillé. Il y a probablement dans les variations sur le thème et le mot mémoire une des clés à saisir pour vivre de l'intérieur la poésie de Colette. Poésie âpre, douloureuse et lumineuse. La poète a dû réaliser un travail mental d'envergure car toute son œuvre est traversée par ces variations contradictoires "dans la mémoire désaccordée" (*in De quel cri traversée*) ou unifiantes, "Et pourtant la pluie était douce en haut de la ville/ caillots du temps dans la mémoire/ on pouvait croire à l'amour, à l'espoir", ou mortifères " Dans la nuit creuse où la mémoire avorte".

Mémoire à vif comme une extase, mémoire morte comme une mer, mémoire fugitive comme un oubli ou mémoire longue comme une enfance, mémoire des abîmes comme une ancienne rumeur, mémoire miroir comme une belle image... La poète y a plongé ses "yeux bleus, ses yeux noirs" (*in Ce n'est que vivre*). Plongez dans l'œil de la poète et vous y verrez le kaléidoscope de ses anciennes et nouvelles vies. L'amour-échange n'a pas été à la hauteur du chant profond de son poème. La poète ne pouvait alors n'être qu'un cri bref sans mémoire dans "les ronciers de la mémoire" ou dans ses caves (*in J'ouvre la*

fenêtre). Ce mot sur lequel je disserte n'est pourtant pas au rendez-vous du recueil *Le jour viendra, la nuit aussi* ni de *Dans le doute et la ferveur* ni de *Errants Eldorados* comme si le temps des réconciliations était à l'ordre de sa nouvelle écriture d'être au monde : laisser le cri et trouver le chant. Et le chant de sa poésie accentue sa marque d'autant plus qu'il est baigné depuis toujours par les lumières méditerranéennes qu'elle aime tant.

3- Le fil d'Ariane des images poétiques mène à l'atelier des poèmes et des pages secrètes de sa mémoire.

Ces lumières du sud de son Maroc natal, du midi méditerranéen ou celles de Camps la source expliquent la profusion des images. Les parfums, les odeurs, l'eau, l'air, le feu, les dons de la grande nature renouvellent sa poésie et tempèrent le chant douloureux de l'âme blessée par la vie et l'aventure amoureuse. Si les différents rythmes ou mètres de son vers (soit long de 14 pieds soit plus court comme un cri de deux syllabes) disent les mémoires vivantes, lentes ou brèves de ses temps perdus ou retrouvés, ils marquent le temps des pas, du temps des pierres, des herbes. Ils indiquent aussi les musiques et la mélodie des mots et des phrases. Cohabitent des dissonances comme des accords brutaux et les mélodies plus douces des phrases. Ainsi : "Mon chant est un pays de lunes sèches et d'orages/ Mais je n'ai pas de chant/ sinon ce cri" (*in De quel cri traversée*) ou bien : "J'avance/Limitée/ Sarmant desséché, dans une éclatante lumière de solitude et de sang" (*in Mémoire sans visages*). Il y a très longtemps à Madrid - en 1972, je cherchais, ne le trouvant pas en France, un disque 33 tours de la musique de Manuel de Falla du concerto pour clavecin, flûte, hautbois, clarinette, violon et violoncelle. Cette musique m'habite secrètement et j'y vois cette "éclatante lumière de solitude et de sang" du poème Gibelin. Les vers de la poésie de Colette sont musique, mariage de feu et d'eau, appel du vent comme un défi de sa poésie lancé avec véhémence parfois au visage du lecteur. Avec ces images se conjugue une réelle sensualité. Ainsi : "Jubilation/Le mimosa/Comme un concentré d'énergie/explose en pluie de lumière" ou "Vibrations/palpitations/Comme un chant de fontaine s'échappant de la nuit". Ce dernier alexandrin est d'une douceur et d'une justesse remarquables, vers qui place la poète dans le chant exact de l'art des troubadours. Colette Gibelin en est l'héritière et sa poésie accompagne la fleur inverse de ce chant. Je vibre quand je lis: "Premier crocus/illuminant le jardin/comme une bouteille à la mer". Je pourrais tout au long des livres lus et relus mettre en avant telle ou telle image. Je pourrais parler en empruntant son vocabulaire du "soleil fou" des images de sa poésie. Elles lui sont d'un grand secours pour affronter les monstres de la nuit, les douleurs permises de l'amour fou. Soleil, Amour sont deux synonymes conjugués à la folie du style.

L'importance du Je narratif qui investit le présent ou le futur simple de l'indicatif rend essentiel le récit poétique. Ce je narratif dit la poète et la poésie de l'aventure. On a tendance à ne vouloir jamais voir une part de romanesque dans un poème. Il y a un vrai peuple d'images poétiques qui se bousculent et avancent à leur rythme dans le poème de Colette Gibelin. Une sorte de houle sauvage qui parcourt son écriture. Et cette houle a pour but paradoxalement d'arrêter le sang réel des blessures. "On tire un fil et la mémoire se dévide" (*in Comme un chant de fontaine*) écrit la poète. Dévider la pelote des images et ouvrir des chemins insolites du temps et de ses secrets lui semblent à portée de mains et de voix. Telle est la marque de sa poésie. Ariane lui ouvre ses bras.

4- Eurydice, Orphée et les autres ...

Qu'est-ce que la poésie? Qui peut la définir? Est-ce un feu qu'elle allume et qui la dévore? Est-elle amour? Elle ressemble fort à l'amour quand deux cœurs se mettent en partage, éclairent en réciprocité le cœur de l'autre, et respirent dans la poitrine les mêmes sources du vent amoureux. Cela touche à l'infini de la mesure de la démesure. Le cœur et l'esprit en soulevant cette poitrine crucifient et délivrent la joie d'être, d'aimer et d'être aimé(e).

Le téléphone sonne en fin d'après-midi dans la maison de la poète à Camps la source. Une voix au répondeur indique que la propriétaire des lieux n'est pas là. On comprend très vite par la voix chantante que la poète arpente les collines boisées alentour et fait des provisions de mots et d'images. Comme si cela confirmait que Colette Gibelin est la poète de la terre et des itinéraires concrets. Dans les mémoires de son vocabulaire, sa poésie s'arrime au réel et au chant profond du cœur. Cela fait d'elle une Trobaritz moderne dont le nom est gravé dans la pierre, selon Jean Pierre Thuillat. La poésie est une grande affaire pour Colette. Pas pour tous les poètes même s'ils ont du talent. Dans cette poésie, je note une alliance subtile entre les images et les mots, un décalage qui révèle la blessure du poète, son art de vivre et de mourir dans le seul. Démesurement en allant vers la mer. "Je nageais dans le brouillard, dans les images"(in *J'ouvre la fenêtre*). Elle prend le risque de disparaître dans ses propres métaphores. La compréhension des mots ne viendrait-elle alors qu'après-coup, quand la poète aurait retrouvé le fil des images?

Tout poète authentique arpente les chemins librement et ses poésies sont imprégnées profondément de l'air du temps et de ses couches géologiques. La poète tente d'exprimer en droite ligne les leçons des grands mythes de l'amour et des errances. Ses aventures poétiques d'aimer racontent ces vertiges et légendes. Ainsi, Tristan n'a pas aimé Isolde comme il l'eût fallu : « Nos Tristan n'étaient pas à la hauteur du ciel" (in *Mirages*). Don Quichotte finit par s'enliser définitivement dans les sables mouvants du temps. "Ils ne savent plus les moulins à vent/ moudre le blé de la lumière/et fabriquer chaque matin/la farine de vie" (in *Mirages*). La poète demande à Orphée fatigué de reprendre son chant. Dans ses livres, la poète a entrevu au fil des années ce "Graal entrevu dans la forêt pleine d'embûches" (in *Eclats et Brèches*).

Je ne raconterai pas ici dans le détail la complicité que Colette a de près ou de loin avec des poètes ou écrivains de haut talent. Mais je signalerai Henri Bosco, Jean Giono, René Guy Cadou, Marceline Desbordes Valmore, Arthur Rimbaud, Guillaume Apollinaire ou Gérard de Nerval. Ce dernier, je l'ai retrouvé dans son court livre *J'ouvre les fenêtres*. Un lecteur attentif retrouvera dans ses poèmes des échos-dialogues au sein de ses images et de ses mots, des formules à la Rimbaud ou à la Cadou. Tout poète en sa vérité poétique singulière se doit d'avoir avec ceux qu'il aime et qui l'ont fabriqué en quelque sorte cet échange fertile.

Son art poétique est un art anarchique de la tendresse. Il ne peut vivre dans "les villes excessives ouvertes sur le vide" (in *Le Paroxysme seul*). Son "je" lyrique si singulier touche à l'universel ouvrant aux mots les portes d'un autre monde parce qu'elle a "dans le sang le mouvement des étoiles". Si j'avais à préparer une édition complète des poèmes de Colette Gibelin, je lui proposerais ce titre générique : *Cérémonial de l'inquiétude* afin de célébrer les noces immémoriales de ses mots et images, leur magnifique alliance. Dans les derniers recueils *Errants Eldorados*, *Le jour viendra, la nuit aussi*, *Dans le doute et la ferveur* il me semble que son chant s'alouettise avec le temps, annonce les temps du renaître et des accomplissements. Sa barque de femme-poète n'avance plus sous l'ombre et les effets du manque, du vide et du rien. La terre, la mer sont indissociables dans ses écritures comme les amants désunis qui reprennent voix, cœur et ventre dans l'outre-temps et le lit de la nuit, *Comme un chant de fontaine* subtilement illustré par Françoise Rohmer. Eurydice aujourd'hui précède Orphée dans son ascension vers les soleils fous d'aimer. Colette Gibelin demande à Mélusine quelques conseils pour demeurer insoumise quoi qu'il arrive et nous offre ainsi les mesures océaniques et les contre-clés de son véritable poème. La poète Colette Gibelin demeure et demeurera dans le cœur-poète des hommes une fille sauvage de la douceur.